

Un grand-père embarrassant

La vie (supposée) de Friedrich Georg Göthé

Gérard Foussier*

» On croyait tout savoir sur l'œuvre, les actions et les passions de Johann Wolfgang Goethe (1749-1832), la référence littéraire des Allemands. Trois auteurs promettent, un peu abusivement, de révéler la vie de son grand-père paternel, Friedrich Georg (1657-1730).

Die Leiden der Familie Goethe

Der Großvater Goethes, Friedrich Georg (1657–1730) änderte die Schreibweise seines Familiennamens und nannte sich Göthé. Das klang französisch und damit chic – nicht zu unterschätzen – die Attribute für den erfolgreichen Modeschneider, der eine Art „Karl Lagerfeld seiner Zeit“ war und als Geselle zeitweise in der Tuch- und Seidenstadt Lyon lebte – die er jedoch wegen seines Glaubens nach der Widerrufung des Edikts von Nantes (1685) verlassen musste; in Frankfurt am Main kam er danach als Gastwirt zu beträchtlichem Vermögen.



Bereits der Vater Johann Wolfgangs, Johann Caspar, ignorierte seinen Vater; sein Sohn tat es ihm gleich. So ist die Genealogie der Familie Goethe zwar umfangreich bekannt (siehe www.goethe-genealogie.de), nicht aber das Leben des Großvaters vom Dichtersturmen.

Die Neuerscheinung *Monsieur Göthé, Goethes unbekannter Großvater* der renommierten Autoren Heiner Boehncke, Hans Sarkowicz und Joachim Seng will Licht ins Dunkel bringen, bleibt aber aufgrund fehlender Dokumente in weiten Teilen reine Spekulation, so unser Rezensent. Red.

Les auteurs ne sont pas des amateurs : Heiner Boencke est professeur de littérature comparée à Francfort (à l'université Goethe) ; Hans Sarkowicz est responsable de littérature à la radio régionale de Hesse (avec Francfort pour capitale, la ville natale de Goethe) ; et Joachim Seng dirige la bibliothèque du Musée Goethe de Francfort. On leur doit désormais d'avoir voulu lever un secret de famille qui expliquerait que le célèbre petit-fils a fait preuve d'indifférence envers son grand-père. Et de fait, Goethe ne l'a évoqué qu'une seule fois, dans son autobiographie *Dichtung und Wahrheit* – poésie et vérité – mais sans le nommer.

Déjà le père de Goethe, Johann Caspar (1710-1782), avait tout fait pour que ses propres parents, Friedrich Georg donc et sa seconde épouse Cornelia (1668-1754), soient superbement ignorés du reste de la famille. Leurs portraits étaient cachés dans le grenier, à l'abri des regards. Pourtant, le papy, fils d'un modeste maréchal-ferrant de Thuringe, était, avant de devenir hôtelier, un riche tailleur à la mode, une sorte de « *Karl Lagerfeld de son temps* ». Il avait choisi de se faire appeler Göthé pour faire plus chic et plus français, et avait dessiné un blason conforme à sa situation. Johann Caspar a remis de l'ordre dans ce statut, le blason a été

* Gérard Foussier est rédacteur en chef de *Dokumente/Documents* et président du Bureau International de Liaison et de Documentation (BILD).

redessiné, le nom de famille débarrassé de son tréma sur le o, l'accent aigu supprimé et la maison des Goethe à Francfort fait l'objet de profondes transformations. Les Göthé disparaissent au profit du patronyme Goethe, mais le parcours reste assez obscur, faute de documents. On sait seulement que le jeune Friedrich Georg a traversé le pays dans le cadre de son « grand tour » de compagnon et s'est rendu à Lyon. Il reste tout d'abord dans la ville de la soie, mais après la révocation de l'Edit de Nantes en 1685, il est contraint de quitter la France en raison de ses convictions luthériennes. C'est à Francfort/Main qu'il choisit de s'implanter pour exercer sa profession et gérer avec sa seconde épouse une auberge qui leur apportera la richesse.

Jusqu'ici rien de bien nouveau sur le sujet. Plus de 300 ouvrages ont déjà été écrits sur la généalogie de la famille Goethe (à consulter d'ailleurs sur le site particulièrement riche www.goethe-genealogie.de) et Thomas Mann déjà, dans son roman *Lotte in Weimar*, consacré à Goethe, avait discrètement évoqué le grand-père, en décrivant le poète aux mains de forgeron et à la chevelure soyeuse (douce comme de la soie). Mais les trois auteurs ont dû se rendre à l'évidence : il n'existe pratiquement aucune trace écrite dans les bibliothèques, aucun témoignage dans les chroniques et

fortune de Monsieur Göthé a largement profité à sa descendance, notamment pour pouvoir payer des études de droit à son petit-fils Johann Wolfgang. Le père du poète ne cessera de faire partager à son fils avec persistance son hostilité au monde des auberges, peut-être en raison de ce qu'il a pu observer chez ses propres parents à Francfort.

L'étape lyonnaise

Peut-être... Faute de preuves, les auteurs sont contraints en effet de spéculer, de reconstituer le puzzle d'une vie en collant bout à bout des pièces qui n'étaient pas prévues à cet effet. C'est le cas par exemple dans le chapitre consacré à l'arrivée du compagnon à Lyon : les auteurs supposent qu'il est arrivé dans la ville de la soie en provenance de Strasbourg ; ils n'excluent pas qu'il ait appris la langue française pour accroître ses chances de trouver du travail à Lyon, même s'ils fournissent la preuve que des négociants (pas Goethe forcément) parlaient et écrivaient en latin ; ils pensent aussi que ses moyens lui ont peut-être permis d'atteindre la ville de son choix en prenant la malle-poste pour éviter de marcher pendant un mois – à moins qu'il n'ait effectué la dernière étape, de Genève jusqu'aux rives du Rhône, en bateau, ce qui l'aurait

contraint à se faire enregistrer par la police des voyageurs. Rien ne le prouve, mais cette hypothèse permet aux auteurs de décrire dans le détail le fonctionnement de cette police mise en place alors par l'Ancien Régime soucieux de superviser l'arrivée massive de commerçants, d'étudiants, de pèlerins, de vagabonds et de clochards, pas tous forcément bienvenus. Personne ne peut dire comment Friedrich Georg a réussi à



pratiquement aucun document administratif dans les archives attestant leurs allégations (sauf une inscription dans le livre des maîtres tailleurs à Francfort). Il semble néanmoins acquis que la

franchir les obstacles, ni d'ailleurs comment il est parvenu à trouver un logement dans cette ville qui comptait alors près de 100 000 habitants, autant de points d'interrogation qui confirment le senti-

Les souffrances du jeune Göthé...

L'histoire des Goethe ne se termine pas à la dernière branche d'un arbre généalogique. Loin, très loin de l'Allemagne, en Nouvelle-Zélande, il y avait au 19^e siècle un certain John Francis Gotty, ou Gothy, qui prétendait être le petit-fils du grand poète. Lui-même était marié avec une poétesse célèbre dans le monde maori, Elisabeth Rangihirawea. John Francis avait un frère, John George, appelé Götte, qui lui aussi avait émigré, non pas vers la Nouvelle-Zélande, mais vers l'Australie. Comme les deux émigrés ont un jour fait une demande de naturalisation, on sait aujourd'hui que tous deux sont nés « *in Germany* ». C'est bien marqué dans le document, qui précise d'ailleurs que John Francis ne s'appelait pas John Francis, mais Johann Franz Wolfgang.

Alors, retour au service de l'état-civil : le Johann Franz Wolfgang en question est né à Basebeck en Westphalie. Pas de chance : Basebeck n'existe pas. Il y a bien un Basbeck près de Bremerhaven, mais ce n'est pas en Westphalie et il n'y a jamais eu de Goethe dans cette commune. Comparaison avec le document du frère John George: lui non plus ne s'appelait pas John George, mais Hans Georg, et il est né à Rusebeck en Westphalie. Même problème: pas de Rusebeck sur la carte, tout au plus un Riesenbeck, mais là non plus pas de Goethe à l'état-civil. Même résultat à Röseberg. Mystère.

Mais les recherches vont plus loin: le père des deux émigrés se serait prénommé Antoine, il aurait été officier de cavalerie dans le Royaume de

Jérôme Napoléon. Or, Jérôme était roi de Westphalie. Après le départ des troupes napoléoniennes de Berlin en 1813, Antoine a dû s'installer à mi-chemin entre la France et Berlin, en Westphalie, pourquoi pas à Riesenbeck.

Mais qui était donc cet Antoine Goethe, dont on sait qu'il est né en Alsace en 1780 ? Serait-il un fils du célèbre Goethe, comme l'ont affirmé John Georg et John Francis à l'autre bout de la planète ? Un fils illégitime peut-être ? Le grand poète a eu beaucoup de femmes dans sa vie, notamment Elisabeth Schönemann, qu'il appelait Lili. Il a fait sa connaissance en 1774, a failli se fiancer avec elle, mais papa Schönemann n'était pas d'accord avec cette alliance. Lili a donc épousé un certain Bernhard Friedrich von Türkheim, avec qui elle a eu deux filles, nées à Strasbourg. Il semble cependant que Goethe n'ait jamais perdu sa Lili des yeux : le 26 septembre 1779 en tout cas, il lui a rendu visite à Strasbourg. Ses chroniqueurs s'accordent à dire d'ailleurs qu'ensuite pendant dix mois, Goethe a été victime de dépressions à Weimar. Et le 25 février 1801, donc 21 ans plus tard, Lili a écrit une lettre à son ancien bien-aimé pour lui demander de venir en aide à un jeune homme méritant. Son fils peut-être ? En août 1812, Goethe refusera à son fils d'entrer dans le corps des volontaires prussiens – or, cette année-là, Antoine est officier de cavalerie dans l'armée de Jérôme Napoléon à Berlin. Simple hasard ?

Cette anecdote est extraite du livre de Gérard Fossier, *Amicallemand vôtre*, paru en 2001.

ment que le jeune tailleur en formation avait été particulièrement discret, mais qui permettent autant de descriptions, précises celles-là, des différents sujets abordés. Quelques visiteurs venus de Syrie ou d'Italie, auteurs de récits de voyages, sont abondamment cités, au prétexte que Monsieur Göthé avait sûrement dû voir tout ce qui a marqué ces voyageurs – trois décennies plus tard. L'une de ces descriptions concerne une horloge originale dans une église de Lyon : rien de plus logique pour les auteurs de *Monsieur Göthé* de voir un lien entre les 110 horlogers recensés en 1891 (150 ans plus tard donc), dont la moitié étaient protestants

– comme le grand-père si discret. Mais rien n'y fait : aucune liste de protestants à Lyon ne mentionne le nom tant recherché et parmi ceux qui ont travaillé dans la couture seule une douzaine de protestants, luthériens ou réformés, sont cités, un seul après 1660. Et ce n'est ni Goethe ni Göthé. L'explication tient peut-être dans la diversité du métier qui faisait la distinction entre tailleurs, teinturiers, mouliniers de soie ou cardeurs de soie.

Au-delà des spéculations, les multiples descriptions fournies en marge de cette recherche sont autant d'informations utiles sur l'époque du grand-père, sur la vie à Lyon et à Francfort, sur les con-

ditions de travail, donc en quelque sorte sur l'histoire culturelle de l'Europe. C'est ainsi qu'un long passage est consacré à l'Edit de Fontainebleau de 1685 (qui a révoqué l'Edit de Nantes de 1598) et aux conséquences pour les nombreux protestants d'origine allemande, tout spécialement dans l'industrie de la soie. Comme près de 200 000 huguenots (sur quelque 900 000 protestants recensés en France) ont choisi le chemin de l'exil, il se peut – c'est du moins ce que supposent les auteurs – que Monsieur Göthé ait profité de la situation pour se rendre à Paris, puis à Francfort, où il a ouvert une auberge. Après la mort de sa femme Luise, il a épousé Cornelia (veuve elle aussi, une de ses meilleurs clientes) et fondé un commerce de vin. Son fils, Johann Caspar, a visité et décrit en 1740 plusieurs des lieux où son père avait travaillé – mais ses allusions à Friedrich Georg sont pour le moins sibyllines.

L'Institut Goethe à Lyon

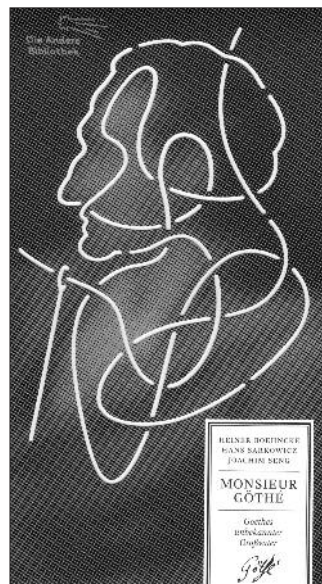
Dietrich Sturm, l'ancien directeur de l'Institut Goethe à Lyon (de 1995 à 2004), est brièvement cité dans *Monsieur Göthé*, pour avoir imaginé pour le 50^e anniversaire de l'Institut en 2016 une lettre du grand-père à « *la belle ville de Lyon* », sans laquelle il n'y aurait jamais eu le grand Johann Wolfgang von Goethe, et grâce à laquelle il avait

acquis son savoir-faire et son savoir-vivre : « *Pour la mode, bien sûr, il fallait aller en France, à Paris, et après, pour la soie, vous le savez bien, il fallait venir à Lyon. Lyon et sa soie ! Quel bonheur ! Nulle part on ne savait la traiter comme ici, nulle part en Europe on ne trouvait de soie plus noble qu'ici* ». Même après son départ contraint de Lyon pour Francfort, Monsieur Göthé – dans cette lettre fictive qui fait parler le grand-père – ne semble guère rancunier : « *En matière d'argent, on peut aussi apprendre des tas de choses à Lyon, ville de banques et de foires. En plus, j'avais le savoir-faire. Je suis fier de pouvoir le dire : aucun tailleur en Allemagne ne savait faire de décolletés aussi coquins que les miens* ». Tout est dit, y compris une restriction : « *Ici à*

Lyon, j'ai passé les plus belles années de ma vie. Il y avait une seule chose qui me déplaisait : la façon ordinaire de prononcer mon nom. Goeth. C'est quoi ça, Goeth ? C'est d'une laideur monosyllabique effrayante. Mais j'ai vite trouvé la solution au problème : j'ai carrément mis un accent aigu sur le e, et voilà Göthé ! Je n'ai jamais été d'accord pour que mon fils, Johann Caspar Goethe, supprime de nouveau l'accent, mais, que voulez-vous, il était plus impérial que franco-philie. Et finalement, c'est cette version orthographique – Goethe – que mon petit-fils Johann Wolfgang a rendue célèbre dans le monde ».

Requête rejetée

Dans la version allemande de ce clin d'œil, l'ancien directeur semble avoir de la compréhension pour le grand-père : il ajoute en effet sa propre stupéfaction d'entendre les élèves de l'Institut dire généralement « à la française » qu'ils se rendent « *au Goeth* », transformant ainsi le nom de famille en un patronyme d'une seule syllabe (tout comme les Espagnols d'ailleurs qui ont coutume de suivre les cours de langue « *au Geth* »). Dietrich Sturm ira jusqu'à écrire au président de la République pour que la ville de Lyon donne le nom de Göthé à une de ses rues – requête rejetée sous prétexte que la cité n'avait plus de place pour une nouvelle rue.



Heiner
Boehncke,
Hans Sarkowicz,
Joachim
Seng, *Monsieur
Göthé, Goethes
unbekannter
Großvater*.
Die Andere
Bibliothek,
Berlin, 2017,
480 pages.